

En ce cinquième jour de trek, je me laissais lézarder au soleil, sur une plage de sable blanc, au bord de la rivière Tjäktjajåkka. Oui, de sable blanc, vous avez bien lu : la beauté idyllique des plages n'est pas réservée au pacifique, c'est aussi en Suède ! Devant moi, la rivière vive, qui descendait dans le lac Kaitumjaure formait un mini canyon. J'avais envie de me laisser couler dans ce berceau naturel qui se présentait à moi.

Aux abords des pièces d'eau, l'incontournable combat contre les moustiques est vain, je le savais avant de venir ici. J'avais emporté avec moi le formidable cadeau de ma voisine de France, aux talents de couturière. J'avais enfilé le costume anti-moustiques qu'elle avait confectionné pour moi. Composée d'un pantalon, d'une combinaison et d'un filet jeté sur mon chapeau à la "Indiana Jones", je pouvais flâner, torse nu, sous ma protection au look unique, mi apiculteur mi cosmonaute. J'étais serein, au diapason avec la nature.

## 31

Mais, subitement, j'ai cru voir quelque chose bouger dans l'île étendue en face de moi, à quelques 300 mètres de distance. Dans mes jumelles, s'exposait un superbe spécimen de l'animal emblématique de la Suède, un élan. Passée ma surprise, j'étais très impressionné par sa taille : c'est le plus grand ruminant de la famille des cervidés, certes, mais le spécimen que j'avais sous les yeux devait peser entre 500 kg et 700 kg et mesurait bien deux mètres au garrot. C'était une vision majestueuse. Ses bois aplatis en éventail et ses longues pattes ajoutaient une dimension exceptionnelle à cette image prise sur le vif. Oui, il était venu là à la nage, m'avait-on répondu à l'auberge plus tard, quand j'en parlais avec la gardienne. Il se déplaçait en solitaire pour se gaver de plantes aquatiques, de feuillages, de branches, d'écorces, de mousses et de lichens, qu'il savait trouver à foison sur cette île déserte. J'avais beaucoup de chance de l'avoir observé, car les élans sont très sauvages, et malheureusement, ce n'est que trop

tard qu'on les voit, lors d'accidents de route ou de train très fréquents.

Empli de cette rencontre improbable, je reprenais ma randonnée vers Teusajaure aux alentours de 13 heures. J'avais à peine marché sur 300 mètres, qu'un nuage menaçant, noir, et profond, éclatait sur moi. Couvert et encapuchonné dans ma cape de pluie, dont

les pans balayaient le sol et me fouettaient les jambes à chaque pas, je marchais vite. Pas question de m'arrêter. Je cheminai sous cette pluie, d'abord battante, puis distillée en bruine incessante, pour reprendre un flot rude, juste avant mon arrivée ruisselante au refuge de Teusajaure.

Là, une foule grouillante d'enfants et de Danois en vive conversation envahissaient le refuge où je ne savais où mettre un pied. Je restais à l'écart quelques instants, le temps de m'égoutter un peu et de prendre une décision. Fuir ou rester. Je profitais d'une éclaircie à l'extérieur et dans mon esprit pour m'effacer, après avoir décidé du lendemain avec le gardien. Je prenais mes aises dans la nature, comme à mon habitude, même si j'étais mouillé jusqu'aux os. Je m'étais servi en copeaux de bois sec au refuge et j'allumais un feu pour me sécher, une fois mon campement installé. J'avais préparé des *kiehnen*, serpentins de bois de bouleau dont j'avais appris la fabrication avec les bûcherons Finlandais, lors de ma première immersion en pays du nord de l'Europe. Ces copeaux servaient à allumer un feu en vingt secondes, même sur la neige.

Ce 14 juillet, j'avais rendez-vous à 7 heures du matin avec le gardien du refuge. Comme le chemin n'était pas balisé vers Vakkotavare et que la végétation

33

était touffue le long du lac, j'avais accepté de le traverser dans sa barque à moteur. La traversée, pourtant très courte, m'avait apporté le sentiment de privilège que seuls cet homme et moi partagions, dans cette petite embarcation de bois, au milieu de cette gigantesque étendue d'eau aux abords sauvages.

Débarqué sur la rive, j'attaquais un dénivelé de 500 mètres, poursuivais ma marche sur 16 kilomètres en traversant une forêt de feuillus, de la toundra, des

canyons, passant sur un pont suspendu, pour arriver sur un plateau herbeux et verdoyant. J'apercevais alors le massif montagneux d'Akka, composé de onze sommets, fait de rochers très escarpés et de glaciers, mais surtout, que je savais annoncer, derrière lui, la vallée du Rapadalen. J'étais heureux de frôler ma destination.

Le refuge de Vakkotavare est situé sur la route, sorte de départementale qui longe le lac de Suorvajaure sur 50 kilomètres. La route ne tardait pas à s'annoncer dans mon programme ; un programme que je n'avais pas prévu. Vakkotavare signait la fin de la première partie de mon trek de 111 kilomètres et le début d'une période difficile pour moi, mais temporaire.

Poursuivre ou abandonner était la question, l'objet de mon tourment. En effet, pour rejoindre la deuxième